

## PROLOGUE

Au loin, la mer, le son des vagues. C'est dans le sous-sol de l'hôtel Beau Rivage que dorment les domestiques.

Debout dans sa chambre, une jeune bonne regarde, pleine d'espoir, un flacon rempli d'un liquide ambré. Le visage de la jeune fille est jeune, frais. Ses joues roses sont rebondies. Son teint délicat. Ses yeux inquiets brillent d'un éclat fragile.

Mal éclairées par la lueur de la chandelle, ses mains rougies par les travaux de nettoyage portent le breuvage à sa bouche.

Elle avale d'un seul trait. Elle retient une grimace, à cause du goût. Amer. Inattendu. Ses lèvres sont sèches, un peu gercées. Quand elle tente de reposer la fiole, sa main retombe et la lâche.

Un haut-le-cœur la saisit et quelques bulles glaireuses s'échappent de sa bouche dans un bruit de régurgitation. Elle s'essuie avec son mouchoir, honteuse. Ses yeux surpris expriment de la douleur, puis de la suspicion, et soudain du discernement.

Les doigts crispés s'agrippent au tissu de son tablier blanc, avec les initiales brodées de bleu sur la poche de devant : *HBR*.

Elle appuie sur son ventre, relâche sa pression, chute sur le sol en même temps qu'elle laisse tomber le tissu qui vole sous le lit.

La robe à rayures bleues crée des vagues, traînée par des mains brutales. Le carrelage rouge sombre, les marches de pierre rose, l'allée de gravillons. La voilà à présent raclant l'herbe du jardin.

La lumière tremblotante de la bougie a laissé place à celle plus verdâtre du bec de gaz éclairant le parc.

Dans la nuit douce et légère, sa main s'accroche sans succès, essayant de se cramponner à ce qu'elle peut : terre, herbes, gravillons.

Combien de temps a-t-elle lutté ? Quand a-t-elle compris ? A-t-elle émis un son, une plainte ? Son cœur s'est-il révolté contre son sort ou était-elle résignée d'avance ?

Le crissement résonne comme un cri transperçant le silence.

Ses ongles ternes, bien que courts, se cassent encore, s'écorchent, se remplissent de terre.

Ses pieds, chaussés d'élégantes bottines de chevreau noir à boutons d'ivoire, contrastant avec son costume de bonne, tracent un sillon sur leur passage. Les jolies pointes de cuir fin sont râpées à présent.

De la salive cireuse écume encore aux commissures de ses lèvres.

Son corps, inerte après un dernier soubresaut, est abandonné au milieu d'un élégant buisson de tamaris.

Alors qu'un bruit de pas s'éloigne précipitamment, ses yeux encore incrédules regardent sans le voir le ciel papillotant, étonnés d'avoir traversé cette vie à la sauvette, plus vélocement qu'une étoile filante.

La lune éclaire son visage, jeune, encore rose, gracieux malgré le masque de souffrance.

Spectatrice invisible, décalée dans le temps, j'ai souvent imaginé la scène. Moi, Miss Gabriella Fletcher, l'étrangère, l'Anglaise déracinée, soudain confrontée à ce drame par le hasard d'une rencontre.

Qui saura vraiment ce qui s'est passé ce soir-là ?

L'image s'évanouit de ma rétine.

Cette affaire fut écartée de tous les journaux de l'époque pour une raison que l'on saisira très vite. J'eus la chance d'en connaître les détails secrets qui jamais ne furent dévoilés au grand public.

Mais il est temps d'entrer dans le récit.

## Villa Les Pavots

*Cannes, février 1884.*

**L**e matin même de cette effroyable scène, sans me douter que mon destin serait irrémédiablement mêlé à celui de cette pauvre jeune fille, je marchais d'un pas vif sous le brillant soleil d'hiver. J'avais mes soucis, mes inquiétudes, et mes propres démons à chasser.

Pendant que ma main froissait le morceau de journal, j'ai traversé la voie ferrée par la passerelle.

La route était poussiéreuse. En ce mois de février sec et clair, on n'avait pas eu de pluie depuis plusieurs semaines. Une seule calèche est passée, allant sûrement vers le palace – l'hôtel Central, au-dessus du couvent des sœurs auxiliaires.

J'étais venue à pied depuis le garni glauque du quartier Châteaudun, où j'avais élu domicile après mon départ précipité de la villa de Lady Sarah Clarence. Un refuge pour cacher mes blessures, mon humiliation, ma détresse.

Lady Sarah... non, il ne fallait pas que je pense à elle. Pas maintenant. Je devais me tourner vers l'avenir. Oui, c'était possible. Pourquoi n'aurais-je pas encore un avenir, moi aussi ? Certes, j'avais déjà trente-six ans ! Seule, sans ressources, sans foyer fixe, le cœur brisé. Pourtant, je voulais forcer mon destin.

J'ai attaqué d'un bon pas la côte menant vers la villa Les Pavots – l'adresse de l'annonce.

*DEMANDE PERSONNE CULTIVÉE ET DISTINGUÉE POUR  
CONSEILS AVISÉS. S'ADRESSER DIRECTEMENT À MADE-  
MOISELLE FILOMENA GIGLIO, VILLA LES PAVOTS,  
CHEMIN VICINAL SAINT-NICOLAS.*

Mon destin tenait peut-être sur cette page, entre une réclame pour un sirop anti-phtisique et une proposition de location d'une villa de maître sur la Croisette. Pourtant, j'ignorais alors à quel point cette rencontre allait être décisive pour moi et bouleverser ma vie.

Cette Filomena, certainement une demoiselle italienne, devait être la gouvernante de la maison.

J'ai enlevé mes gants et mon chapeau pour me sentir plus à l'aise pendant la petite grimpe. Mon chignon commençait à se défaire sous l'effet de la transpiration et de la brise, laissant mes boucles blond-roux chatouiller mon cou, mon front, mes oreilles sans bijoux. Heureusement que j'avais mis ma robe la plus courte, la poussière de la route accrochait moins.

Le quartier était tout neuf, non loin du boulevard de la Foncière récemment tranché dans la campagne. La spéculation immobilière avait provoqué une crise et une faillite sans précédent à Cannes.

Qui aurait pu deviner que ce qui n'était encore, quelques décennies auparavant, qu'un petit village de pêcheurs, allait devenir une ville ivre de folies affairistes ?

Les banques fermaient, les commerces se vendaient à perte, des familles enfiévrées par le miroir aux alouettes perdaient leur honneur.

Mais ici, juste à côté du grand boulevard, il y avait encore des traces de l'ancienne vie agricole. Des oliviers, des orangers, des lauriers roses embaumaient l'atmosphère, malgré les fumées de la gare toute proche.

J'ai laissé la pension Mon Plaisir sur ma gauche et le couvent à droite. Le chemin vicinal menait au monumental hôtel Central. En dépassant le majestueux portail d'entrée de l'hôtel,

j'ai croisé un groupe d'orphelines maigres et pâlichonnes, en rang deux par deux, recouvertes de pèlerines noires. Deux religieuses énergiques les encadraient. Je les ai suivies des yeux quelques minutes avant de reprendre ma marche.

Elle était là. La villa Les Pavots.

C'était un chalet à la mode avec balcon, comme on en faisait de nombreux. Je détestais ce style que je trouvais étrange au bord de la Méditerranée. Des chalets comme dans les Alpes ? Mais auxquels on rajoutait parfois des bow-windows à l'anglaise ? Un mélange hétéroclite sans goût, avec un côté mièvre, mignon, charmant, que je trouvais désespérant.

Les rosiers, cependant, commençaient déjà à bourgeonner en raison de la douceur de ces derniers jours. Prodiguant une grâce naturelle à la façade, ils en rachetaient ainsi son maniérisme.

La demeure était encadrée, sur son côté et son arrière, de dépendances, d'un potager, d'un bassin d'arrosage avec lavoir, d'une petite basse-cour, d'une remise avec box pour des chevaux. Les quadrupèdes devaient certainement être au pré. Mais le véhicule était bien là, magnifique, rutilant. Un landau dernier cri couleur jaune canari.

J'ai remarqué l'agitation seulement à ce moment-là. Il y avait une autre voiture à la dernière mode. C'était un phaéton tout neuf arrêté devant le portillon, et deux domestiques en livrée faisaient des allées et venues précipitées entre la maison et le véhicule en s'interpellant.

Ils transportaient des malles, des sacs et les sanglaient précipitamment à l'arrière. Le cheval piétinait nerveusement.

Des éclats de voix me parvenaient, émanant apparemment de la pièce au balcon, dont la fenêtre était grande ouverte. Des pleurs de femme. Une voix claire, émaillée d'intonations populaires. Inconcevable que ce fût là la maîtresse de maison ! La grammaire était trop approximative.

— Non, Eugène, c'est pas possible ! Tu me laisses comme ça ? Tu résistes pas ? Tu protestes pas ? Mais alors finalement, tu t'es toujours bien fichu de moi !

*Darnation*<sup>1</sup> ! Mais où étais-je tombée ? Des domestiques qui dévalisaient une maison délaissée par les maîtres ?

Une voix d'homme plus timide, penaude :

— Je t'en prie, Filo, un peu de tenue ! Et puis, ne le prends pas comme ça !

« Filo ». Comme *Filomena*. Il s'agissait donc de la dame qui avait mis l'annonce.

— Je reviendrai, je t'en fais la promesse ! Dès que j'aurai une médaille. Mes parents seront calmés. Ils seront fiers.

L'homme avait fait ses lettres. Il semblait jeune, bien élevé, et il ne perdait pas son calme malgré les insultes de la harpie.

— Elles sont où, tes belles paroles d'amour d'hier encore, hein ?

— Allons ma chère, calme-toi. Je ne les laisserai pas me déshériter. S'il faut pour cela aller jusqu'à Madagascar, je le ferai. Je n'ai pas le choix !

— Mais tu risques ta vie !

— Cette guerre est une plaisanterie, Filo ! Nous ne ferons qu'une bouchée de ces couards ! Et puis, parfois, il faut savoir plier devant le destin.

Je ne sais pas pourquoi, ces mots m'ont agacée. Ces paroles sentaient l'hypocrisie à plein nez.

— T'es qu'un faux jeton ! Dans le fond ça t'arrange. L'aventure avec un grand *A*, c'est ça qui te plaît ! Sale bonimenteur !

Tiens, la petite dame avait eu la même intuition que moi. J'ai souri.

Je me suis arrêtée pour sortir de ma bourse mon étui à cigares et mes petites allumettes suédoises. La boîte contenait le quart d'un cigarillo. Je l'avais économisé et fait durer indéfiniment. Le marchand de tabac ne me faisait plus crédit depuis longtemps. Je lui avais dit d'envoyer ma note à Lady Sarah, mais il avait dû se faire rebuter ! Au moment de l'allumer, j'hésitai, me disant que l'odeur risquerait de faire mauvaise impression. Je finis par céder à mon envie. Je n'étais pas tourmentée à l'idée de ne pas

---

1. Ancien euphémisme exclamatif anglais pour dire : « Damnation ! »

obtenir cet emploi. Plutôt désenchantée. Je jouais mon va-tout avec un certain fatalisme. Je m'en remettais à la providence pour décider de mon sort.

Si je trouvais là une nouvelle destinée, je la saisisrais avec passivité, sans enthousiasme et sans espoir. Car j'avais perdu goût à la vie en perdant Lady Sarah. Si, en revanche, je n'obtenais pas cet emploi, il ne me resterait qu'à continuer ce que je n'avais pas terminé la veille. Me jeter à l'eau et en finir avec ce quotidien amer.

Un chat noir a jailli du portillon et m'a filé entre les pieds, manquant me faire tomber.

Tout en inspirant ma fumée et en écoutant les voix des habitants de la maison, j'observais plus attentivement la petite villa. Un joli jardin à l'avant, luxuriant, offrait à la vue un palmier, un bananier, un buisson de laurier rose, le fameux rosier grim-pant jusqu'aux fenêtres du premier, tout en bourgeons ; une escarpolette, une gracieuse pergola octogonale envahie par une treille muscate et surmontée d'une jolie toiture d'ardoise bordée de bois dentelé.

Un banc de fer forgé, quelques fauteuils d'osier et une jolie table de bois exotique invitaient à la détente. Portillon, allée de gravillons, marches de pierre, seuil à auvent de zinc menaient sans détour à la porte d'entrée.

J'essayais de deviner l'agencement. Le rez-de-chaussée devait être occupé par les domestiques et leurs fonctions : cuisine, rangement, office, chambres. Ce serait là, certainement, que je serais logée si j'étais prise.

Au premier, la fenêtre à balcon et le bow-window. Combien pouvait-il y avoir de pièces ? Quatre ? Cinq ? Il y avait encore une chambre tout en haut, mansardée. Je le devinais à la coquette fenêtre sous les toits.

Tout sentait le neuf. Jusqu'aux plaques de faïence élégamment décorées de fleurs de coquelicots et clamant le nom de la maison : Les Pavots.

Je connaissais la villa Les Lotus, dans le quartier russe, et son magnifique jardin japonais. J'y avais été conviée en janvier

pour disputer, malgré mon inaptitude dans ce sport, une partie de lawn-tennis en double mixte avec Lady Sarah Clarence – *ma* Lady Sarah – contre Jean-Gilbert de Persigny et sa sœur Marie. C'était avant ma disgrâce. Mais ce nom, *villa Les Pavots*, je n'en avais jamais entendu parler. Et pour cause, c'était une petite chose qui aurait pu servir de maison à des gardiens.

Des portes ont claqué. Des bruits de pas. Eugène, puisque Eugène il y avait, est sorti presque en courant. Il semblait pressé de quitter les lieux.

J'avais bien deviné, il était très jeune. Je lui donnais entre vingt et vingt-cinq ans. Histoire de me donner une contenance, je consultai ma montre gousset qui me venait de mon père et que je portais toujours dans une petite poche de mon corsage.

Une jeune femme s'est penchée au balcon. Une brunette piquante, potelée, les cheveux défaits, en tenue d'intérieur très déshabillée. Des voiles roses, de l'organdi, des rubans bleu ciel qui voletaient. C'était presque une enfant à mes yeux. Quel âge pouvait-elle avoir ? Dix-sept ? Vingt ? Vingt-cinq ans ?

— C'est ça, sauve-toi ! Lâche ! Tu te caches derrière tes parents, et t'as qu'une envie, te calter le plus vite possible ! Dégonflard ! Froussard ! Pétochard ! Poule mouillée ! Couard ! Pleutre !

« Pleutre » ? Le vocabulaire devenait plus recherché ! J'ai souri et je me suis approchée lentement de la maison. Les acteurs de ce drame étaient tellement concentrés sur leur texte qu'ils ne risquaient pas de me remarquer !

— Allons, Lola ! disait le jeune homme. Tiens-toi un peu, où tu vas regretter tes paroles. Je te trouve bien ingrate ! N'oublie pas que je te laisse une rente confortable, tout de même !

« Lola » ? N'avais-je pas entendu « Filo » tout à l'heure ? Il y avait deux femmes dans cette histoire ? Diable, l'affaire se compliquait !

Il soupira :

— Ma chère Filo, tu me fatigues.

Donc c'était de la même femme qu'il s'agissait. Il continua :

— Je suis mon seul maître, ne crois pas que j'obéisse à mon père ! Et puis tu ne sais pas apprécier mon sacrifice !

Au fur et à mesure qu'il traversait la closerie, il reprenait du poil de la bête.

Filo, Lola, je ne savais plus comment la nommer, se mit à pleurer à chaudes larmes. Ses paroles étaient brisées par les sanglots :

— ... fiche de la rente... trahie... toi que je veux... comment tu peux... menti...

Eugène n'écoutait plus.

Il sauta sur le marchepied et saisit les rênes.

— À bientôt, ma chère ! Je ne doute pas de vous retrouver reine de ces dames à mon prochain passage ! Cessez donc de braire, vous allez réveiller les bonnes sœurs !

Lola poussa soudain un cri de rage et elle se mit à jeter dans le jardin une pluie de bijoux.

— Tiens, reprends tes cadeaux, je n'en veux plus !

Elle essayait d'atteindre Eugène, au-delà de la barrière, mais tout tombait dans les fleurs, sur le toit du kiosque, dans les branches du palmier, sur l'allée de gravillons.

Eugène donna du fouet. Le cheval s'élança au galop dans la descente. Il ne me vit pas en passant tout près de moi. Je tapai du pied, irritée, ne pouvant retenir ce mouvement d'humeur. Malgré tous mes efforts pour garder ma robe impeccable, j'étais à présent couverte de poussière. Mon petit cigare touchait à sa fin, je l'écrasai sous ma chaussure plate de marche et je m'époussetai. Il me fallait à présent entrer en scène.

La porte s'est ouverte et une femme est apparue. Robe de drap ordinaire à pois, tablier d'un blanc douteux. Une coiffe protégeait, mal, ses cheveux châtain striés de gris, tirés en chignon précaire sur la nuque. Bien enrobée, les joues rouges malgré son teint hâlé, son expression trahissait un sérieux appétit pour la vie, malgré sa négligence vestimentaire. Elle m'a vue au moment où j'allais tirer la chaîne de la cloche. Elle m'a ouvert.

— Oui ? C'est pour quoi ?

J'ai montré la feuille de journal.

— Je viens pour l'annonce.

Elle a souri gentiment.

— Ah, c'est ça ? Entrez ! Ben vous êtes courageuse, vous, té ! On peut pas dire que ça se bouscule au portillon, hein ? Attendez que je ramasse ce foutoir, pis je vous montre le chemin.

— Ah ? Pourtant, ça fait déjà un jour que c'est paru.

— Pas la peine de vous faire du mouron, la place est pas encore prise.

Et tout en marmonnant :

— Et c'est pas demain la veille...

Elle s'est mise à ramasser les bijoux et à les ranger dans un coffret en bois précieux.

Je me suis sentie obligée de l'aider et j'ai moi aussi glané un collier de perles, trop léger pour être vrai, et une parure de rubis qui scintillait comme du verre teinté.

C'est là qu'en levant la tête, j'ai croisé *son* regard.

Le regard de Filomena Giglio, juste au-dessus de moi. Direct, clair, lumineux, perçant. *Oh my my*<sup>1</sup> ! Je ne m'attendais pas à ce choc.

Ses yeux verts, – ou étaient-ils outremer ? – n'allaient pas avec sa voix ni avec son langage, son âge, sans même parler de son comportement. Son regard exprimait de l'expérience, de la franchise, mais également de l'intelligence. Cette sorte d'intelligence du cœur qu'on ne rencontre que rarement. Peut-être qu'une pointe de ruse démentait l'honnêteté profonde qui s'en dégageait, mais quoi qu'il en fût, il me cueillit quand je ne m'y attendais pas.

Elle a rougi et s'est retirée vivement dans la maison. Le charme était rompu. J'ai frissonné malgré la chaleur. Je ne comprenais pas ce qui venait de se passer.

— Vous me suivez ? C'est quoi, votre nom ? Moi, c'est Rosalie, a dit la domestique.

J'ai fouillé dans ma manche et je lui ai tendu une carte de visite que j'avais préparée, en lui disant :

---

1. *Oh my my* ! expression anglaise de bon ton pour : « Oh Seigneur ! »

— Vous pouvez annoncer *Miss Gabriella Fletcher*.

— « Annoncer » ? Vous alors, vous en avez de bonnes ! J'annonce pas, moi ! Je saurais pas comment faire !

Rosalie a éclaté d'un rire moqueur en saisissant le petit carton. Je l'ai suivie dans l'entrée, décontenancée par la tenue de cette maison. J'étais en proie à des sentiments contradictoires, perturbants.

Le couloir était sombre après la clarté intense de cette journée d'hiver ensoleillée. Nous avons dépassé une ravissante commode Louis XVI, déparée par une accumulation d'objets quotidiens sur son plateau : une bassine en émail fleuri encore remplie d'une eau douteuse, une serviette de percale à côté et une éponge rosie par des restes de maquillage, mais aussi des fleurs fanées qu'il aurait fallu changer. Une odeur étrange de vieille poudre, de parfum à la fleur d'oranger, de transpiration et de relents d'eau croupie m'assaillit.

La scène de rupture à laquelle je venais d'assister, après m'avoir fait sourire, me touchait plus que je ne l'aurais voulu. Certainement à cause de ce regard surpris. Tout cela avait réveillé en moi le souvenir de mon départ de chez Lady Sarah.

Misérable, traînant mon lourd sac de tapisserie, j'avais espéré, mendié, un dernier geste, un changement, un sourire, un mot : *Mais non, ne pars pas, c'était une vilaine farce, un badinage, c'était pour te tester, pour voir comment tu allais réagir !*

J'aurais accepté la plaisanterie la plus cruelle, le jeu le plus pervers, pourvu qu'elle me laisse encore rester auprès d'elle. Comment ne pas repenser à cette scène, à mes supplications, à ma détresse, après avoir vu Filo, Lola – que sais-je ? –, M<sup>lle</sup> Giglio, vivre les mêmes affres devant le départ de son... Eugène.

J'ai écarté de ma mémoire le souvenir de Lady Sarah et de mon plongeon de la veille dans l'eau glacée. Je me suis concentrée sur le pourquoi de ma présence ici : l'annonce et le poste à pourvoir.

Et tandis qu'à présent je suivais cette Rosalie avenante et négligée dans un escalier malodorant, obscur et froid, je me posais la question suivante : le destin m'avait-il tendu la main

uniquement pour que je puisse voir mon reflet dans un miroir ? Pour ranimer mon affliction à travers la rupture de M<sup>lle</sup> Giglio ? Qu'étais-je venue faire ici au lieu de sombrer dans le néant ?

Comme nous arrivions en haut des marches, j'ai vite reposé mon chapeau sur la tête. Un canotier que je savais original pour une dame, mais je ne supportais pas tous ces bibis à fleurs imposés par la mode. Dans une ville balnéaire, une dame pouvait s'autoriser quelques fantaisies vestimentaires. Surtout une Anglaise à Cannes. Les autochtones ne s'en offusquaient pas. Et j'ai enfilé mes gants.

Rosalie ouvrit une porte en criant sans tenir compte de ma présence :

— C'est pour l'annonce ! Une Anglaise ! Ça nous changerait, mais je sais pas si ça va lui plaire, ici. Elle a l'air d'être de la haute !